

PROFESSION REPORTER

IL Y A TRENTE-SEPT ANS que je suis journaliste professionnel, carte de presse n° 27844, et, au bout de ma pointe Bic puis sur mon clavier d'ordinateur, j'ai produit des milliers de papiers et des millions de lignes sans jamais me débarrasser de l'angoisse de la page blanche. J'ai souvent frôlé le κ.o. et pourtant, plus très loin de raccrocher les gants, j'ai eu envie d'en reprendre pour un tour. Histoire de raconter, sans tricher, ce que furent mes premières années de journaliste au *Progrès* de Lyon puis, parallèlement (comme correspondant) au *Matin de Paris*, avant ma venue au *Monde*, en 1986.

Le récit de cet apprentissage, dans une époque, les *seventies*, qui paraît si loin – on en était encore à l'âge du plomb et de l'écriture sur papier –, pourra, je l'espère, éclairer les lecteurs de la presse sur la pratique et l'envers du décor d'une profession qui a toujours fait rêver, avec sa part de fantasmes et d'imposture.

Entré dans un quotidien par la petite porte, je me suis formé sur le tas en commençant par ce que l'on appelle, avec à peine

d'exagération, les chiens écrasés. Si j'ai beaucoup (trop) pratiqué les faits divers, qui ont le mérite d'apprendre la vie, j'ai eu ensuite la chance rare – que j'ai parfois aidée – d'être un pur généraliste, de toucher ainsi à toutes les rubriques et de pénétrer à peu près tous les univers.

Par choix et parce que cela correspond pour moi à l'essence du métier, je suis resté un journaliste de terrain et n'ai travaillé que dans des quotidiens, au jour le jour. J'y ai souvent pris un plaisir intense, perpétuellement renouvelé, même si, du même coup, à la roulette de la promotion, j'ai joué rouge, impair et manque. Mon premier salaire, en avril 1970, s'élevait à 917 francs et j'ai dû attendre la trentaine pour être à l'aise. En fin de course, devenu grand reporter, je gagne quatre fois le SMIC mais beaucoup moins qu'un rédacteur en chef, sans parler des sommités directoriales.

À l'image de la magistrature, où existent le siège et le parquet (qui se juche sur une estrade de bois pour requérir, même si, en réalité, un procureur est moins indépendant qu'un juge), dans le journalisme, il y a d'un côté le fauteuil – celui des éditorialistes, des chefs, préposés à la relecture, à la titraille, parfois à la censure ou celui des présentateurs, hommes et femmes troncs de la télévision – et de l'autre, le trottoir. Moi, pendant plus d'un tiers de siècle, j'ai fait le trottoir. Si l'on veut faire carrière, il faut savoir s'asseoir – je n'ai pas dit se coucher. Pourtant, si c'était à refaire, je n'échangerais ma place contre aucune autre.

Pour le grand public, le mot journaliste renvoie aux stars de la profession qui n'ont souvent jamais levé les fesses de leur siège ou si peu. Trente mandarins parisiens, quasi inamovibles, donnent ainsi le *la* de l'univers médiatique, à coups de cumuls éhontés et de renvois d'ascenseurs dans les pages débats et sur les plateaux des télévisions. Cette confiscation et cette déformation de l'image du journaliste, accentuée par les grands médias qui n'en finissent jamais de se regarder le nombril, sont aussi agaçantes qu'injustes.

C'est aussi pour tenter de corriger certaines de ces idées reçues, ou plutôt imposées, que j'avais envie de raconter la déambulation, qui ne se prend pas pour une trajectoire, d'un journaliste qui a tant arpenté ces chemins non balisés où tout peut arriver, et advient souvent. Façon de rendre hommage – si ce mot ne m'agaçait – aux soutiers de l'info, aux rapporteurs anonymes qui s'échinent à relater les minuscules tracas, les immenses détresses ou les bonheurs majuscules de leurs contemporains, et à traquer les petits arrangements, les grandes magouilles, les infimes travers et les tares aveuglantes de notre société. Ses espérances, aussi.

Certains jours d'euphorie, dans les exaltants moments de découvertes impromptues, j'en arrive encore à me dire, en délirant, qu'il faudrait payer pour exercer ce métier-là. Parmi bien d'autres, il offre l'extraordinaire privilège de faire des rencontres ; de tous ordres : des SDF aux milliardaires, des damnés de la terre aux tout-puissants, des génies aux abrutis, des braves gens aux parfaits salauds. En côtoyant la richesse et le luxe les

plus extrêmes et la misère la plus absolue, bien avant d'aller faire des reportages dans le tiers-monde, je suis devenu un observateur professionnel engagé pour ne pas dire enragé. Comme les coulisses que j'ai hantées sont aussi celles du spectacle, j'ai eu la chance d'approcher la plupart des vedettes de la scène et de l'écran, qui m'avaient fait rêver gamin puis adolescent. Vus de près, les artistes me sont toujours apparus comme les gens les plus agréables à fréquenter sinon les plus authentiques. Ils rendent la vie plus légère en y instillant un peu de folie.

L'un des miracles de ce métier de chien, c'est qu'il fait moins souvent de vous un animal de compagnie, condamné à la niche, qu'un chien courant, constamment à la recherche d'un os et toujours prêt à galoper pour aller voir ailleurs s'il y est et surtout ce qu'il y a à voir. Pour rester dans le bestiaire domestique, on pourrait aussi comparer le journaliste à un chat qui se faufile partout, observe sans bouger une oreille, fait sa pelote, ronronne pour mieux endormir et, au bout du compte, raconte tout, en bon greffier. Je préfère pourtant l'image de la petite souris couleur de muraille, pourchassée, infatigable, malicieuse, qui s'incruste, furète, renifle, grignote... avec pour fromage les mille et une historiettes ou tragédies glanées dans les interstices de l'existence. Ce livre serait ainsi davantage le journal d'un Mickey Mouse que celui d'un Tintin, le seul reporter qu'on ne vit jamais écrire un article.

Le reportage est certainement une drogue, mais il n'est pas un sacerdoce. Il comporte d'innombrables avantages – souplesse

des horaires, hiérarchie moins pesante que dans un bureau, relative indépendance, vadrouille rémunérée, opportunité de vivre l'aventure au coin de la rue, etc. Cependant, quand on l'exerce correctement, donc avec passion, les journées n'ont guère de limites et, sur de l'actualité forte, on peut enchaîner plusieurs jours de travail en ne dormant que quelques heures. C'est dire que la pratique de cette profession de nomade n'arrange pas les lombaires mais qu'elle irrigue la tête et le cœur, quitte à occasionner des coups de sang, sang noir, sang d'encre...

D'être resté vingt-cinq ans à Lyon, ville de légendes, à la fois confite et rebelle – où j'ai débarqué à l'improviste à vingt-trois ans et quasiment sans bagages, pour entrer au *Progrès* –, a peut-être renforcé ma vocation à être une sorte de Guignol de l'info, toujours un peu en marge, se complaisant dans les turbulences et la contestation. Dans ce récit, tout en distribuant quelques coups de bâton, avec un mauvais esprit assumé, je me suis efforcé de pratiquer l'autodérision, élémentaire politesse. Et je n'ai rien voulu cacher des conflits, des coups bas, des empoignades et des formidables moments de rigolade et de (con)fraternité qui émaillent la vie d'un journal et d'une rédaction.

Commencé en 2004, ce livre est une sorte de prélude à mes adieux au métier. *Adieu la peine et le plaisir, adieu les roses...* Cette circonstance qui dépend simplement de ma date de naissance, le 29 décembre 1946, me donne une plus grande liberté d'écriture,